

dents et hurla. Tandis qu'au salon Marcelle et Pierre-Paul s'embrassaient enfin sous les yeux d'Emilien et de Clarisse, le chien, qui avait senti la présence de l'ennemi, grattait à la porte en bondissant de rage.

Le baron, se croyant sauvé, courut à sa perte.

Sans Plantiau il aurait eu le temps de gagner la chaise de poste.

Bien qu'attaqué à l'improviste, il ne poussa pas un cri; une lutte effroyable eut lieu en silence; Plantiau arrachait des lambeaux de vêtements et de chairs, Plantiau s'acharnait sur le meurtrier de La Grainée, Minalès essaya de l'aveugler, le chien détourna la tête; Minalès enfonça le poing dans sa gueule pour lui arracher la langue, Plantiau lui broya le poignet. Enfin, armant un pistolet, le baron fit feu. Par bonheur, la balle s'aplatit sur le collier du vaillant animal.

La détonation fit accourir dans l'antichambre M. de Beauval, Emilien et Pierre-Paul, qui ne parvint pas sans peine à faire lâcher prise à son fidèle Plantiau.

— Monsieur Durantais, dit alors M. de Beauval, cet homme est évidemment coupable de la tentative d'assassinat commise sur la personne de Marcelle.

Clarisse, épouvantée, emmena ses jeunes enfants dans leur chambre.

Le chien, haletant, écumant de fureur et aboyant encore, fut enchaîné par Pierre-Paul. Minalès, complètement évanoui, était transporté sur la canapé du salon.

Marcelle s'empressa d'aller chercher de l'eau et du linge pour panser les horribles blessures de l'homme qui, après avoir voulu la tuer, essayait encore si peu d'instant auparavant de l'enlever à sa famille et de détruire tout son bonheur. Malgré leur répugnance profonde pour un tel scélérat, Clarisse et la comtesse de Lersant ne tardèrent point à la seconder.

Mais le grotesque allait le disputer au tragique, car le sang et la bave du chien avaient fait déteindre la face de Minalès, sa perruque, ses faux sourcils noirs avaient été arrachés; le pansement même dont il était l'objet compléta la métamorphose.

M. de Beauval le voyant ainsi, s'écria :

— Tout s'explique ! C'est Grégoire Gillet ! La cicatrice qu'il a au-dessus de l'œil et que déguisaient ses gros sourcils, date de l'époque où il fut expulsé de Saint-Loup comme voleur.

— Ah ! fit Emilien, je le reconnais, moi aussi !... Est-il possible, ô mon Dieu ! que j'aie été pendant tant d'années la dupe d'un tel misérable !...

— C'est l'homme au piano, dit Clarisse, je n'en doute plus maintenant.

— Grégoire Gillet ! dit Pierre-Paul, le frère de l'honnête Jérôme, le neveu de Mathurin Le Bleu, notre maire ! Quel malheur pour ces braves gens !

— Ne leur en disons rien, M. de Beauval ! s'écria Marcelle.

— Sera-ce possible ? murmura le vieux gentilhomme d'un ton de regret. Du reste, Jérôme seul est à plaindre, car l'oncle Mathurin est un vrai Spartiate qui se réjouira, j'en suis sûr, de savoir son neveu puni comme il mérite de l'être.

Grégoire Gillet rouvrit des yeux hagards, mais n'eut point l'air de comprendre dans quelle situation il était.

Un médecin, mandé par Emilien, acheva de le panser en disant :

— C'est un homme mort... il ne passera pas la nuit.

Presque aussitôt des agents de la justice se présentèrent.

A la requête de M. le procureur du roi de Fougères, prévenu par Corentine du retour de l'aventurier à Paris, ils venaient opérer l'arrestation du baron Vincent de Minalès, qui, après son pansement, fut emporté sur un brancard.

LA MEILLEURE PART.

LES SEMAILLES ET LA MOISSON.

I.

GERVAIS ET CORENTINE.

Quoiqu'il eût repris toutes ses bonnes vieilles habitudes du temps passé, quoiqu'il ne se refusât plus ni cidre ni tabac et que, du soir au lendemain, son système d'économie excessive eût absolument disparu, le père Gervais Roverin n'avait pas recouvré son calme et son insouciance ordinaires.

Il venait d'accomplir sans obstacle des desseins longuement prémédités, sa conscience était satisfaite, tous les gens du canton le louaient et le félicitaient, il avait le droit d'être fier de la conduite unanime de ses cinq enfants, eh bien, malgré tout cela et en dépit d'une forte et large dose de philosophie pratique, il n'avait pas un instant de repos.

Depuis le départ de Pierre-Paul pour Paris, on ne le voyait plus s'asseoir d'un air serein, en face de la Bernarde, dans le coin de sa vaste cheminée.

Malgré la froidure, il ne tenait plus au logis.

Ce n'était pas pourtant qu'il allât visiter ses champs ou ses prés; loin de là, les travaux de la ferme lui devenaient indifférents.

Il faisait à grands pas de longues promenades sans but apparent, mais qui le ramenaient toujours à la Plantelle.

Un aimant secret l'y attirait à toute heure; c'est qu'en tout Saint-Loup, personne, si ce n'est Corentine, n'avait le don de calmer son impatience.

— On a bien fait, voisin, de ne pas nous marier ensemble, lui dit-elle, nous n'aurions pu vivre en paix.

— Core pus drôle ! pourquoi donc ça, ma commère ?

— Nous nous ressemblons trop.

— M'est avis, voisine, que vous me flattez.

— En vous disant que vous m'auriez rendue malheureuse ?

— Si nous ne nous étions pas trop aimés, mère Morgan.

— Trop, père Gervais, c'est toujours plus qu'il ne faut, pas vrai ?

— Ma fine ! vous avez raison...

— Quand on s'aime trop, mon ancien, en est jaloux, et ça gâte le ménage. Vous avez une femme qui n'en a jamais fait qu'à votre idée; moi j'aurais voulu faire mieux que vous; nous n'aurions jamais été d'accord.

— C'est pourtant vrai ! Morgan, au contraire, est un homme sage qui, vous voyant bonne tête et bon cœur, vous laisse aller *tout-de-go*, et s'en trouve bien.

— Rappelez-vous, voisin, le temps où nous nous disputions à la journée au sujet des études de Pierre-Paul.

— Je ne fais plus que penser à ça, et voilà bien.

ce qui me tourmente... J'en ai peut-être bien trop fait éduquer... trop, trop, plus qu'il ne faut, comme vous dites!

Gervais soupira.

— Calmez-vous, voisin, ça n'a pas mal tourné, il n'y a plus de risque.

— Avant son départ, je me disais aussi tout est pour le mieux; mais à cette heure... Tenez! si le gars, qui est son maître au bout du compte, majeur, libre comme l'air, et dans l'aisance, avait fantaisie de ne plus revenir...

— Impossible! je réponds de lui!

— S'il ne nous revenait pas, mère Morgan, j'en ferais une grosse maladie, bien sûr!...

— Il reviendra! Gervais, il reviendra!

— *Core pus drôle!* Je ne suis pourtant pas un mauvais père!

— Il s'en faut du tout, voisin! et vous nous l'avez assez prouvé l'autre soir, dit Corentine en souriant.

— Eh bien! reprit le bonhomme, pour des idées à moi, comme vous savez, j'ai forcé mon fils aînée Brienc à partir soldat; il est allé en Afrique; il s'y est battu; et, dam! il aurait pu y rester tout de même! Je n'en ignorais pas, et je dormais, je buvais, je mangeais, en disant: «A la garde de Dieu!» Mais, depuis l'absence de mon neveu Pierre-Paul, je n'ai plus goût à rien de rien. Est-ce que je le préfère à mes vrais enfants? Est-ce que je ne suis pas juste pour les autres? Il n'y a que vous, mère Morgan, pour me répondre à ça et pour arroser, comme qui dirait, mon pauvre vieux cœur avec de l'huile bénite.

Corentine continuait de sourire d'un air qui adoucissait déjà l'amertume de ces réflexions:

— Non, Gervais, non, dit-elle, vous n'êtes pas injuste; l'orphelin à qui on donne dans sa tendresse une part d'enfant est pareil à ce dernier qui sera le premier, comme c'est écrit dans l'Évangile. Pierre-Paul n'a rien de votre sang voilà pourquoi il a une meilleure part dans votre âme. Tout ce que vous éprouvez pour lui, je l'ai senti, moi, pour ma pauvre petite Marcelle. Ce qui vous tourmente m'a tourmenté aussi autrefois. Tanguy et Renée ont été bien malades, et j'ai failli les perdre, mais je n'ai jamais tremblé pour eux comme pour la fille de ma sœur de lait.

Gervais admirait la fermière; son front soucieux se rassérénait à l'écouter:

— Voisine! s'écria-t-il, vous parlez mieux que pas un avocat ou un prêcheur.

— Je parle comme une pauvre femme qui prie sans relâche pour le bonheur de sa fille et de votre fils. Quand je suis à genoux, là, devant ces images de saints et de saintes, une voix du ciel, celle de Jeanne-Marcelle peut-être, me dit ceci, Gervais: — Les orphelins sont sous la protection particulière de Dieu qui, leur ayant pris père et mère, leur doit plus de secours et de consolations qu'à ses autres enfants. C'est pourquoi les cœurs s'ouvriront pour eux; et la charité, tout ce qu'il y a de plus puissant dans le monde, surpassera pour les soigner, même l'amour maternel. Plus ils sont délaissés, les pauvres innocents, plus ils sont favorisés par Dieu, dont ils sont d'abord les enfants d'adoption; il veille sur leurs pas dans la vie et il envoie ses anges pour les garder.

— Vous avez été l'ange gardien de Marcelle, dit Gervais.

— Marcelle n'est pas orpheline! Elle a des ennemis qui veulent sa perte! Le mendiant du point de la Grainée est toujours présent à ma mémoire!... Malgré cela, Gervais, j'ai confiance, ayant fait d'ailleurs ce qui était humainement en mon pouvoir...

Corentine faisait allusion à sa récente visite au procureur du roi de Fougères. Le mot de la lettre de Marcelle relatif au baron de Minables ne cessait d'alarmer la digne femme, qui devint triste et ne chercha pas à dissimuler ses impressions.

Gervais dit alors avec amertume:

— On a pourtant vu d'honnêtes gens mourir de chagrin ou de misère comme mon pauvre Joseph ou votre chère Jeanne Marcelle.

Corentine répliqua d'une voix grave:

— A force de penser à cela, moi, j'ai fini par en trouver une raison qui m'attriste et me console à la fois.

— Quelle raison, voisine?

— C'est encore dans l'Évangile qu'on la lit en toutes lettres: «Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.» Joseph et Jeanne-Marcelle ont voulu s'élever; ils sont sortis de la condition où ils auraient pu vivre en paix. Ils ont trouvé le malheur dans la grande ville, et comme ils étaient honnêtes, leur seule punition a été de souffrir en ce monde.

— Pauvre Joseph! murmura Gervais.

— Leurs enfants, aujourd'hui, n'ont d'autre ambition que de redescendre dans notre classe;

leur instruction même ne les a pas enorgueillis; voilà ce qui me console, car j'ai foi dans la parole de Dieu.

— C'est un baume que votre raisonnement, Corentine, dit le fermier du Moire. Chez moi, ils sont pleins de bonne envie de me faire bouillir du lait doux, ils me promettent toutes sortes de belles chances pour Pierre-Paul, ils s'y prennent de leur mieux, mais ils m'agacent, et je me sauve d'eux, car je suis tenté de leur crier: — «Qu'en savez-vous, tas d'imbéciles! M. Durantais chassera notre gars! comment le pauvre *piot* se débrouillera-t-il tout seul dans ce grand Paris de malheur? Est-ce qu'il n'y fera pas quelque grosse sottise pour l'amour de sa Marcelle, quand ça ne serait que de s'habiller et d'essayer de vivre en monsieur!... car il n'y a, comme on dit, que le premier pas qui coûte...» Vous, Corentine, même quand vous avez tristesse, vous me faites encore du bien.

— Vous avez été bon et juste, Gervais s'écria la fermière presque aussitôt. La Providence qui fait chaque chose en son temps et à son heure, ne vous laissera pas sans récompense.

Morgan, Tanguy et Renée, qui revenaient des champs, entrèrent sur ces mots. Gervais, les yeux baignés de douces larmes, prit la main de son voisin et compère:

— Votre femme, lui dit-il, est bien la plus sage et la plus courageuse créature de toute la Bretagne.

— Ah ça, fit Morgan, croyez-vous m'apprendre quelque chose? L'aurais-je donc épousée malgré son amitié pour un autre, si je n'avais bien connu d'avance tout ce qu'elle valait.

Corentine rougit à cette réponse de son mari et s'adressant à Gervais étonné:

— Morgan vous le dit, voisin. Je n'ai pas toujours été si raisonnable que vous le pensez. Moi aussi, j'ai envié le sort des gens de la ville? Comme vous vous figuriez, vous, que votre frère Joseph était le plus heureux de votre famille; moi, j'étais persuadée que Jeanne-Marcelle avait la meilleure part.

— La meilleure part! répéta Gervais, nous savons tous ce que c'est maintenant. Ah! plaise à Dieu de la donner bientôt à votre Marcelle mes chers amis, à mon Pierre-Paul et, s'il se peut aussi, à cette pauvre petite Clarisse Roverin que son frère cherche là-bas et qu'il n'y trouvera peut-être jamais.

Gervais retombait dans ses humeurs noires.

— Allons, fit Morgan, vous y revenez! *Core pus drôle!* Le curé a bien raison de dire que les plus forts et les plus solides sont faibles à leur moment. Comment, mon vieux, voici tout juste le sixième jour du départ de Pierre-Paul, et vous vous minez d'impatience? Laissez donc à votre neveu le temps de se retourner là-bas. Il est avisé, bien éduqué, finaud et honnête; il a vos conseils, il a ceux de Corentine...

— Ouais! ouais! interrompit le bonhomme tous les conseils possibles ne feraient pas retrouver un grain de blé dans une meule... Et leur Paris est si grand, et notre Clarisse y est perdue pour nous depuis tant d'années.

— Ne doutez pas ainsi, Gervais! c'est péché, je vous le dis à la fin. De votre Clarisse, moi, j'ai la meilleure espérance! s'écria Corentine en levant la main vers le ciel. Et pourquoi?... Parce que, voyez-vous, elle a été la plus abandonnée par ses parents!

La chrétienne Bretonne faisait passer son ardente conviction dans le cœur de Gervais, Morgan, Tanguy, Renée, habitués à l'entendre s'exprimer souvent avec un enthousiasme inspiré, l'approuvaient du regard. Le facteur rural se présenta, une lettre de Paris à la main:

— Rien pour moi? demanda Gervais avec avidité.

— Rien! répondit le messager en se retirant.

Gervais soupira, car, d'après ses calculs, il aurait pu recevoir un premier mot de Pierre-Paul.

Corentine, transportée de joie, dit, en joignant les mains:

— Oh! remerciez Dieu!... tout, tout, tout nous est accordé!

— Lis bien vite!...

— Lisez, ma mère!

— Lisez donc, voisine!

La lettre, ou pour mieux dire le billet, était d'Emilien et conçu en ces termes:

«Je donne la main de Marcelle à Pierre-Paul, frère de Clarisse Roverin ma femme.

» L'assassin de La Grainée est découvert et puni.

» A demain les détails! »

Écrit à quatre heures trois quarts, ce peu de lignes avait pu être jeté à la poste une minute avant la dernière levée.

Il y eut un instant de silence que Corentine rompit la première en se jetant à genoux; ses

enfants l'imitèrent et Jacques Morgan prit part à leur mouvement pieux.

Mais Gervais immobile et comme frappé de stupeur, les bras pendants, le regard fixe, la bouche à demi-béante, restait là essayant de démêler le chaos de sa joie.

Puis, ses yeux se remplirent de larmes qui coulèrent sans efforts sur ses joues ridées :

Puis, il s'appuya au mur et dit d'une voix tremblante :

— Merci, bon Dieu !

Puis, enfin, il éclata en transports de folle joie prit vivement Corentine par la main, et malgré son âge avancé, sortit en courant et entraînant tous les Morgan après lui.

— L'oncle Roverin menait la farandole.

Il criait à pleins poumons :

— J'ai retrouvé Clarisse ! ma nièce Clarisse !... C'est la mère de Marcelle et la sœur de Pierre-Paul, le femme à Durantais !... j'ai retrouvé Clarisse, la Clarisse de mon frère Joseph !...

Pour aller par le plus court de la Plantelle au Moire, il fallait traverser la Grainée-sur-Coësnon et le pont Pierre-Paul, trajet d'environ cinq minutes.

Pendant ces cinq minutes, Gervais Roverin ne cessa de courir et de crier :

— J'ai retrouvé Clarisse !... le brigand est puni ! Victoire !... Jésus, Seigneur !... Pierre-Paul épouse Marcelle, qui est deux fois ma nièce à moi, la fille à Clarisse, la femme à Pierre-Paul !

Mathurin, Jérôme et Aubin Gillet voyant de loin courir le bonhomme du Moire, le crurent pris de frénésie. Dès qu'ils eurent distingué quelques mots, ils pressèrent le pas et arrivèrent à la ferme au moment où Gervais épuisé se laissa tomber sur un escabeau, en murmurant encore :

— Clarisse... Pierre-Paul... Marcelle... mariés... le brigand est puni !...

Corentine, la seule qui connût personnellement Clarisse, donna chaleureusement quelques explications dont furent ravis la Gervaise, ses fils et ses filles.

— *Corepus drôle !* fit la Bernarde en branlant la tête, m'est avis que j'ai fièrement eu raison quand j'ai lâché Plantiau ?...

Après quoi, gromelant encore, elle joignit les mains et retomba dans sa somnolence, qui augmentait de jour en jour d'une manière alarmante pour les bons habitants de la métairie.

II.

FIANÇAILLES.

A l'hôtel de Ponthervé, qu'habitaient le comte et la comtesse de Lersant, il devait y avoir bal le soir de la grande journée qui dénouait enfin toutes les fausses situations de la famille Durantais. Clarisse, comme l'on s'en souvient, comptait y conduire Marcelle.

Mais, tandis qu'Emilien écrivait son laconique billet à Corentine, Ismène manda un exprès à son mari, afin qu'il fit décommander toutes ses invitations, excepté celles de la famille Beauval ; elle le pria de venir immédiatement la rejoindre chez M. Durantais pour les causes les plus sérieuses, les plus pressantes et les plus heureuses à la fois.

Le comte de Lersant se hâta d'accourir.

L'horrible épisode relatif au baron de Minales comprimait la joie commune ; l'on était encore sur le théâtre de cette scène sanglante ; aussi, dès que le comte eut une connaissance sommaire des faits, Ismène lui dit tout bas :

— C'est à l'hôtel de Ponthervé, je crois qu'il convient de nous réunir tous.

Ce fut à l'hôtel de Ponthervé qu'on dîna.

Emilien Durantais avait voulu confesser hautement ses torts ; le comte l'interrompit en lui tendant la main avec noblesse.

— Mon ami, lui dit-il, ne parlons plus du passé ! occupons-nous de l'avenir.

Et se penchant à son oreille :

— Vous êtes père de famille, Durantais ; vos enfants pourraient vous entendre.

— Monsieur le comte ! murmura Emilien pénétré de reconnaissance, voilà une parole que je n'oublierai de ma vie. Un misérable nous avait désunis, mais vous me pardonnez mes erreurs et mes fautes, voilà le plus grand de vos bienfaits !

Marcelle, de son côté, reconnaissait avec confusion qu'elle avait mis au supplice la meilleure et la plus généreuse des femmes. Déjà plusieurs fois Clarisse l'avait serrée dans ses bras avec transport. Trop heureuse pour songer à ce que la fille de son mari lui avait fait souffrir, elle ne parlait d'elle à Pierre-Paul qu'en termes tendrement élogieux, disant le bien avec effusion, oubliant le reste. Mais Marcelle, esprit droit, cœur sensible, nature loyale, profita d'un moment de silence pour lui dire avec l'accent du repentir et de l'amour filial :

— Vous m'aimiez d'un cœur de mère, malgré toutes mes fautes, et loin de m'en demander l'aveu, vous me comblez de louanges, j'en serais indigne si je ne me reprochais mon aveuglement, mon obstination et toutes mes préventions injustes....

— Assez, Marcelle, assez ! interrompit Clarisse.

— Non, jamais assez ! reprit la jeune fille d'un ton suppliant.

— Laissez-la parler, Clarisse, dit Pierre-Paul elle se décharge le cœur d'un poids qui l'opresse....

— Parlez, chère enfant, ajouta Ismène, Clarisse vous a pardonné cent fois, mais dites-nous vos regrets et votre peine, puisque vous êtes encore affligée.

— Clarisse, ma mère chérie.... s'écria Marcelle, j'ai pu écrire, moi que vous étiez méchante !... mais écoutez. Ma propre méchanceté n'est que de ces derniers jours ! jusque-là, j'étais attirée vers vous par un charme puissant ; tandis que vous me reprochiez mon manque de confiance et ma froideur, je ressentais pour vous une tendresse inexprimable, je n'avais qu'un désir et qu'une pensée je n'aspirais qu'à vous parler à cœur ouvert, mais je croyais que je commettrais une faute grave en cédant à cette tentation de tousles instants ; je semblais vous fuir et je vous cherchais ! Je vous guettais, je vous regardais à la dérobée avec bonheur, et je ne me laissais pas de vous contempler. J'avais peur, le dirai-je, de trop vous aimer et de n'avoir plus la force de me roidir contre vous ! Quand j'embrassais Gilbert ou Léonie, je leur disais souvent : « Allez, allez bien vite embrasser votre mère et revenez à moi ! » Et lorsque vous leur aviez rendu leurs caresses, moi je les embrassais avec ivresse comme pour leur reprendre ma part de vos baisers....

— Chère enfant ! ma fille et ma sœur ! dit Clarisse en lui rouvrant les bras.

— Oh ! j'ai été bien rebelle envers Mme Durantais, dit encore Marcelle avec un mélange d'émotion et de finesse, mais ma consolation sera d'avoir toujours ardemment aimé Clarisse Roverin la sœur de Pierre-Paul.

— Ah ! pourquoi Corentine n'est-elle pas ici, s'écria Clarisse la première.

Et Pierre-Paul ajouta :

— Ma chère sœur, si tu connaissais notre vieil oncle Gervais, tu le nommerais aussi, tu voudrais qu'il fût là présent et pleurant de joie.

Alors Pierre-Paul raconta la scène du Moire, et, s'exaltant à mesure qu'il parlait, il fit battre tous les cœurs, il fit couler de tous les yeux des larmes d'attendrissement :

— Emilien, s'écria Clarisse, nous irons bientôt, n'est-ce pas, voir et embrasser les généreux parents qui nous aiment ainsi !

— Allez leur porter la joie, dit le comte de Lersant ; c'est demain, dès demain qu'il faut partir.

— A ce soir, chez moi, les fiançailles ! ajouta Ismène, et à demain le départ !...

Le soir, en effet, dans le grand salon de l'hôtel de Ponthervé, eurent lieu les fiançailles de Pierre-Paul avec Marcelle, en présence de Mme de Beauval, d'Eugène et Louis, ses fils, de ses deux gendres, de Laure et de Suzanne.

Emilien et Clarisse leur mirent la main dans la main en leur adressant tour à tour quelques paroles touchantes.

Ainsi le simple paysan Pierre-Paul, revêtu de son modeste costume de cultivateur, vit ses vœux comblés par une promesse solennelle, dans l'un des plus somptueux salons du grand monde de Paris.

Si la fiancée portait encore le costume élégant d'une jeune personne de la classe supérieure, chacun savait qu'elle y renoncerait bientôt pour celui de paysanne, car Emilien Durantais y avait enfin consenti.

Aussi, avec sa légèreté souvent charmante, l'appela-t-il déjà : « Ma fille la bergère, la pastourelle, Amaryllis ou Sylvie, » ce qui faisait rire et bondir de joie Léonie, Gilbert et les enfants d'Ismène.

Pierre-Paul, qui avait eu un moment d'éloquence entraînant chez Emilien Durantais, quand il parla des familles Roverin et Morgan, de Gervais et de Corentine, fut intimidé d'abord dans l'aristocratique salon de l'hôtel Ponthervé ; mais, par leur gracieuse bienveillance, le comte et la comtesse de Lersant parvinrent assez vite à le remettre à son aise.

Il s'exprimait purement et en termes choisis. Il avait tant lu, tant étudié, il faisait preuve de connaissances si variées et si approfondies à la fois, que le comte de Lersant ne put s'empêcher d'exprimer son admiration en félicitant Emilien et Clarisse.

— Il a tout appris seul, dit M. de Beauval.

— Pardon ! répondit Pierre-Paul, je dois à monsieur de Beauval et à ses fils, messieurs Eugène et Louis, mes leçons les plus fructueuses.

— Ne diminuez pas votre mérite, mon ami, dit vivement le seigneur châtelain.

— Je n'en ai aucun, moi, reprit le jeune cultivateur, tout le mérite en revient à Marcelle, puisque c'est pour l'amour d'elle que j'ai appris le peu que je sais.

Clarisse, à ces mots, dit à la fiancée de son frère :

— Je te dois donc, chère enfant, de retrouver mon frère Pierre-Paul instruit, savant et distingué tel que tu l'as rendu.

Laure et Suzanne, émancipées maintenant par leurs mariages, avaient à faire vingt récits piquants ; à l'envi l'une de l'autre, elles racontèrent les anecdotes amoureuses du couvent de Notre-Dame-des-Fleurs ; elles firent bien parfois rougir Marcelle ou même Pierre-Paul, mais leurs charmants badinages divertirent tout le monde et terminèrent gaiement la soirée des fiançailles.

III.

LE PROCUREUR DU ROI.

Le lendemain, la même chaise de poste qui devait emporter en Italie Emilien Durantais et sa fille prit la route de Bretagne ; elle ne la prit point seule.

Le comte, la comtesse de Lersant ainsi que leurs enfants d'une part ; la nombreuse famille de Beauval de l'autre, furent du voyage.

À Fougères, où l'on relaya pour la dernière fois, Emilien Durantais, le comte de Lersant, M. de Beauval et Pierre-Paul, accompagné de son fidèle Plantiau, se présentèrent chez le procureur du roi. Ils lui apportaient la nouvelle de la mort du baron de Minalès qui, selon les prévisions du médecin, n'avait point passé la nuit.

— Parfaitement, messieurs, dit le magistrat en caressant Plantiau ; grâce à l'instinct de ce vaillant animal, la justice de Dieu a donc devancé la nôtre. Tant mieux, car ce doit être pour le plus grand bien de quelque honnête famille du canton, dont le misérable devait être natif, pour en connaître si bien les sentiers.

Quelques regards silencieux furent échangés entre nos principaux personnages, qui n'eurent garde de donner une certitude au procureur du roi.

— En règle générale, ajoutait le magistrat, quand, obéissant à une impulsion déplorable, nos paysans vont se fixer dans les villes, de deux

choses l'une : ou ils tombent dans une misère affreuse, ou ils se pervertissent. Et trop souvent, hélas ! leur dégradation est la conséquence directe de leur détresse. Pour ne pas mourir de faim ou pour faire la fortune qu'ils ont rêvée, ils ont recours au crime.

Sur ces mots, s'adressant à Pierre-Paul :

— Aussi, jeune homme, je ne saurais assez vous féliciter de votre dessein. Vous voulez fermement continuer à être agriculteur. C'est la condition la plus heureuse, après tout : vous avez choisi la meilleure part.

IV.

LA BERNARDE.

À Lavignais, à Beauval, aux Dames-Plorées, sur les deux rives du Coësnon, en tout Saint-Loup, la grande et heureuse nouvelle s'était répandue avec la rapidité du vent.

Les Roverin, les Morgan et leurs nombreux amis, entre lesquels nous citerons seulement le maire Mathurin Gillet dit Leblen, son neveu Jérôme, fermier de la Grainée, et le maître d'école Blaise Cordon, attendaient tous avec la plus vive impatience l'arrivée du courrier.

« À demain les détails ! » écrivait Emilien... Les plus indifférents étaient curieux de les connaître.

Il faisait un temps magnifique, et l'auberge de la Fourche, située au centre de la commune, en étant aussi le bureau de poste, Gervais et Corentine, suivis d'une véritable multitude, s'y portèrent vers l'heure où le facteur rural commençait sa distribution.

La vieille Bernarde elle-même avait déserté le logis ; elle se traînait sur ses béquilles, soutenue d'ailleurs par les deux fils de son maître, Brienc l'Africain et Julien, qui négligea pour cette fois la gentille Renée Morgan.

— Nous allons en apprendre ! nous allons en savoir ! disait-on dans les deux familles. Marcelle, Pierre-Paul, M. Emilien et Mme Clarisse aussi, auront écrit chacun de son côté.

La déception fut complète.

Aucune lettre n'était à l'adresse ni des Roverin ni des Morgan.

Gervais et même Corentine étaient découragés. Ils échangèrent un regard empreint de tristesse, et ressentirent quelques vagues inquiétudes : « Un malheur est si vite arrivé ! »

Les simples curieux murmuraient :

— Allons-nous-en ! c'est une attrape !...

Traduisant librement une citation latine, Blaise Cordon dit :

— L'amour est un petit vaurien qui aime mieux aiguïser ses flèches que de tailler sa plume !

— L'animal avec son latin ! fit Gervais.

— Allons ! Jérôme, continua le maître d'école, un coup de cidre à la santé des amoureux !

— De grand cœur, mon vieux camarade !

Et ils s'assirent à l'entrée du cabaret.

— Ohé ! mon oncle !...

— Ohé ! M. le maire !... vous ne trinquez pas avec nous ?

— Non ! riposta le vieux girondin avec rudesse. Je suis étonné de la négligence de Pierre-Paul ! Ça me vexe de sa part !

Les plus indifférents se dispersaient déjà, quand une voix criarde et cassée domina la rumeur générale :

— Tenez ! Gervais ! disait-elle avec aigreur, j'ai bonne envie de vous dire des sottises comme au temps où vous ne saviez même pas ficeler votre toupie...

Cet exorde réjouissant retint la foule.

— Votre parrain a eu grand tort de vous appeler Gervais, continuait la Bernarde, c'est Thomas qui devrait être votre nom, douteux que vous êtes !...

Les paysans riaient sans y rien comprendre.

Blaise Cordon se prit à chanter à demi-voix sur l'air : *O filii et filiae* :

*Vide pedes, vide manus,
Noli esse incredulus !...*

— Videz, videz, videz votre verre, vous, interrompit Jérôme, et ne nous parlez plus latin.

— Allez-vous-en tous ! Allez-vous-en donc ! poursuivit la vieille servante du Moire. La Bernarde restera seule, je vous le dis, et la pauvre dernière des dernières sera la première à embrasser nos chers enfants du bon Dieu !

Corentine poussa un cri de joie :

— Pas de lettres ! C'est qu'ils viennent ! O ma bonne Bernarde, vous avez raison !...

Et la foule d'applaudir :

— Oui !... bravo !... *Core pus drôle !...* Fameux tout de même !

— Ah ! vous espérez, maintenant ! reprit la vieille femme avec un sentiment d'orgueil mélangé de tristesse, et je vais être la dernière à

les embrasser, pour la peine de vous avoir ouvert le bon sens !...

— Non ! non ! s'écria Gervais, je veux...

— Si ! ça sera ! interrompit la Bernarde, parce que c'est la justice !... Mais, soyez tranquille, on ne me prend pas sans vert ! Il y en a un qui me fêtera la première... et que vous oubliez encore, vous autres, tas d'ingrats que vous êtes !...

— Qui donc ? demandait-on de tous côtés.

Mais cent exclamations éclatèrent au même instant. Une chaise de poste apparaissait entre la Petite et la Double-Plorée sur la hauteur.

— C'est eux !... c'est eux !... Marcelle !... Pierre-Paul !... Mme Clarisse !... Tous !...

Corentine et Gervais se serraient la main en frémissant d'espoir. Morgan, la Gervaise et leurs enfants n'étaient guère moins émus.

Une seconde, une troisième, une quatrième voiture, se montraient successivement.

— Ceci doit être quelque noce du haut pays, dit Corentine en soupirant. Ceux que nous attendons arriveront tout simplement par la carriole, pas avant une grande heure.

Elle n'avait pas fini de parler que deux mouchoirs blancs s'agitèrent aux deux portières de la première chaise de poste.

Un animal noir qui fit un bond prodigieux en sauta dehors, devança les chevaux et vint se rouler aux pieds de la Bernarde, qui eut encore le temps de dire :

— Eh bien ! est-ce que je me trompe, moi !...

Tu as fait prendre l'assassin, pas vrai, ma bonne bête ? Tu l'as peut-être bien étranglé, hein ?

... — Paix, Plantiau ! paix !... — Couché là... que je regarde ton collier... Holà, Brienc, toi qui as été soldat, connais-tu ceci ?

— La trace d'une balle ! s'écria l'Africain.

— C'est-il clair, maintenant ! reprit la Bernarde ; ah ! mon pauvre Plantiau !...

La vieille était assise à côté du maître d'école Blaise Cordon et en face de Jérôme Gillet. Le chien allait caresser d'autres amis.

Les voitures s'arrêtèrent.

Marcelle courut à Corentine.

Pierre-Paul présenta Clarisse à l'oncle Gervais, qui les serra tous deux en même temps sur son cœur en s'écriant :

— Mon frère ! mon frère Joseph ! tu nous vois, n'est-ce pas ? Remercie, pour nous aussi, le bon Dieu qui t'a exaucé !...